



LA GAUCHE AMÉRICAINE FACE À OBAMA TENDANCE REVOLUTIONNAIRE CONTRE STRATEGIE REFORMISTE

Saïda HARFI

Doctorante Université de Picardie Jules-Verne (Amiens)

À chaque élection générale, la gauche américaine est confrontée à un choix : doit-elle soutenir le candidat progressiste ou le candidat démocrate ? De ces interrogations resurgissent des positionnements qui, tout en aspirant à la formation d'un mouvement venant de la base, divergent sur son objectif : certains jugent que ce mouvement doit s'implanter au sein du Parti démocrate de manière à agir sur ses éléments et d'autres veulent fonder un parti indépendant et appellent à désertir le camp démocrate. De ces positionnements émanent donc des discours qui confortent d'une part la fracture qui caractérise l'ensemble du champ et traduisent d'autre part son instabilité ainsi que la porosité de ses frontières. Ces discours exposent la propension des composantes à la lutte, mais expriment également leur volonté d'union. Face à la question du choix du candidat, le positionnement de la gauche se déploie dans une problématique d'influence où les rapports de force, la confrontation des thèses, la disqualification de l'Autre et les querelles de stratégies et de tactiques attestent du caractère multidimensionnel et conflictuel du champ.

La diversité des positionnements indique la pluralité des gauches et de leurs valeurs, et il témoigne de la réalité de la gauche à l'époque contemporaine : une réalité hétérogène, composée d'intellectuels, de groupes et mouvements divers (féministes, écologistes, altermondialistes, syndicalistes) de sensibilité idéologique libérale et radicale (marxistes, luxemburgistes, trotskistes, sociaux-démocrates) qui défendent la justice sociale, l'équité politique, les droits et les libertés des travailleurs et des minorités. Sur certaines questions,

Saïda Harfi, « La gauche américaine face à Obama: tendance révolutionnaire contre stratégie réformiste », *Cercles 27* (2012), 144-169.

L'ensemble du champ se coalise, forme une opposition cohérente et exprime son hostilité à l'encontre de l'ordre existant. Sur d'autres sujets, notamment sa relation avec le Parti démocrate (et la position à prendre pendant les élections) et la question de la guerre (et le rôle des États-Unis), il existe des divergences entre les composantes radicale et libérale, mais également à l'intérieur de leur espace respectif. En fonction des époques, la gauche varie et en fonction des conjonctures politiques, son positionnement aussi.

Face à Obama, le discours de la gauche expose en effet les rivalités qui façonnent les deux traditions qui, depuis FDR jusqu'à nos jours, attestent de la présence de forces opposées, mais complémentaires, tiraillées entre deux visions sociales et prônant deux voies politiques distinctes. Tandis qu'une force défend le candidat du Parti démocrate et invoque le réalisme et le pragmatisme, l'autre force, poussée par l'espoir du changement et la volonté de bouleverser le *statu quo*, pointe du doigt l'absence de différences entre les deux partis dominants. Cette gauche-là met l'accent sur la nécessité de fonder un parti incarnant les valeurs progressistes, notamment la justice sociale, l'opposition à la guerre, l'antimilitarisme, la critique de l'Amérique de l'entreprise, la défense du progressisme social, sociétal (hostilité à la peine de mort, à la torture ; défense de l'environnement, des droits et des libertés) et économique (la reconnaissance du rôle de l'État : la redistribution fiscale, les services publics, la protection sociale). Cependant, les deux forces s'accordent sur la nécessité de réformer la démocratie américaine (collège électoral, les règles du Sénat) ; condamnent la désinformation et la propension des médias à pervertir les faits ; dénoncent le pouvoir des grandes sociétés et l'influence de l'argent dans le politique.

D'une manière générale, les élections 2012 ne font pas exception à la règle en ce qu'elles traduisent les aspirations des progressistes, mais révèlent également le dialogue de sourds qui caractérise l'ensemble du champ. Ces élections témoignent en effet d'une autre réalité de la gauche, à savoir la présence d'un espace morcelé où le centre est inexistant et la périphérie est partout. Enfermées dans leur propre bulle, les différentes composantes récusent le concurrent de gauche dont le discours et l'orientation politique constituent dans une certaine mesure une menace pour l'identité de positionnement. Dans leur travail de légitimation de soi et dans leur tentative de s'imposer en vue d'instituer un discours d'autorité, les

différentes voix de gauche attaquent la crédibilité de l'Autre, dénoncent ses erreurs stratégiques, soulignent son aveuglement, déplorent sa propension à déstabiliser le champ.

En somme, les élections 2012 attestent de la faiblesse de la gauche américaine, exposent ses incertitudes, son incapacité à se focaliser sur une voie politique cohérente. Au cours de cette période se dévoile son attitude ambiguë à l'égard du Parti démocrate, mais également sa manière de définir son rôle au sein de la société. Bref, sa conception d'elle-même et du pouvoir, ses représentations du monde social et politique. C'est également un moment où se manifeste son raisonnement dialectique, son dilemme moral partagé depuis 1968 jusqu'à nos jours entre une stratégie révolutionnaire invoquant la « pureté idéologique » et une stratégie réformiste s'appuyant sur la politique du « moindre mal » : voter en faveur du candidat démocrate en dépit des divergences idéologiques et faire pression sur lui afin qu'il défende les valeurs progressistes une fois élu ou soutenir le candidat progressiste qui incarne authenticité et respect des valeurs de gauche. Certaines composantes radicales condamnent la stratégie du « moindre mal », une tendance à voter en faveur du candidat démocrate perçu comme étant moins réactionnaire que le candidat républicain, mais dont l'impact est négatif pour la gauche (en ce qu'elle perd en visibilité et en influence) ; d'autres signalent les dangers de la « pureté idéologique », cette propension à vouloir soutenir un candidat progressiste dont les chances d'être élu sont quasiment nulles, mais dont l'impact risque de contribuer à la dispersion des voix (et par conséquent à l'élection du candidat républicain).

En un mot, les élections 2012 rendent compte des querelles identitaires qui façonnent la gauche américaine, extériorisent les clivages qui lui ôtent toute capacité d'influence et attestent de la diversité des visions qui révèlent la complexité et l'hétérogénéité de leur espace idéologique et discursif. L'analyse du positionnement de la gauche nécessite donc un détour par l'histoire afin de cerner la manière dont elle s'est imposée en 2008 et afin d'examiner sa réaction face à la présidence Obama. Cette mise en perspective dont l'objectif est de saisir ses caractéristiques et d'exposer également les enjeux définis et les valeurs défendues permet de rendre compte de l'évolution des discours, de mettre en lumière les stratégies d'émergence ainsi que le mode de fonctionnement du champ.

1. L'élection de 2008 et l'illusion d'une force sociale : Obama, facteur du changement ou produit de la realpolitik ?

Définie comme un moment unique et historique, mais aussi comme un phénomène social important, la campagne électorale d'Obama est décrite par le candidat en particulier et par les médias de gauche en général comme le symbole d'espoir et du changement. Au-delà des discours l'exposant comme l'instrument politique ayant encouragé le réveil électoral des Américains ignorés par les politiques des deux partis, la candidature d'Obama s'est imposée comme une épreuve politique pour les milieux progressistes : sont-ils prêts à adopter une nouvelle stratégie susceptible de susciter l'union ou sont-ils toujours emprisonnés dans leurs querelles idéologiques, cet engrenage qui ne fait qu'amenuiser leur force et leur potentiel ?

Dès qu'on aborde la question des positionnements de la gauche, conçue en effet comme un espace d'affrontement, on constate l'existence de voix discordantes qui vont de la célébration du candidat démocrate à la critique virulente. Certains, les plus radicaux, encouragent la mobilisation en faveur de Nader [COCKBURN, 'Against Obama']; d'autres mettent en garde contre la montée de l'extrême droite et insistent sur l'urgence de construire un front commun en votant pour Obama [SOLOMON, 'Needed for This Election: A Great Rejection']; d'autres encore signalent le danger que posent les candidats républicains [HITCHENS, 'Vote for Obama']; d'autres toujours inscrivent la campagne d'Obama dans la continuité des luttes traditionnelles menées par la gauche (les droits civiques, la justice sociale, le Viêt-Nam, l'hostilité à l'impérialisme) [WILLIAMS, dans 'The Audacity of Hype']; d'autres enfin, bien qu'ils soient troublés par sa rhétorique de conciliation, rationalisent sa stratégie consensuelle en mettant l'accent sur son intention de redéfinir le centre des politiques américaines [*The Nation*, 'Obama's Promise'].

D'une manière générale, la mobilisation en faveur du candidat démocrate est intrinsèquement liée au positionnement hostile à la candidature de Ralph

Nader. La revue *The Nation* — qui incarne à nos yeux la démocratie intellectuelle en ce qu'elle s'impose comme un lieu de débat entre les libéraux et les radicaux — témoigne de cette variété d'opinions. Si parmi les composantes de la gauche, certaines se sont mobilisées en faveur de Nader sur la base selon laquelle sa candidature a permis de mettre en avant les idées progressistes, d'autres lui reprochent la défaite d'Al Gore. Tandis que les *Naderites* célèbrent sa candidature comme un acte de bravoure, les adeptes de la stratégie du « moindre mal » lui conseillent de ne pas s'engager de peur de déstabiliser Obama.

Katha Pollitt, chroniqueuse à *The Nation*, présente la candidature de Nader comme une opération vaniteuse, une action téméraire digne d'un gendarme solitaire, mais dont les conséquences sont incommensurables pour les progressistes [POLLITT, 'Ralph Rides Again']. Pollitt met l'accent sur l'incapacité de Nader à forger un mouvement de masse susceptible de lui assurer une présence et une visibilité sur la scène politique. Pour William Greider, intervenant régulier dans *The Nation*, la candidature de Nader ressemble à celle de Norman Thomas (1932 et 1936) et à celle d'Eugène Debs (en 1912) en ce qu'elle a mis en scène les idées de gauche et permis leur retour sur la scène électorale. Greider souligne la possibilité des campagnes menées par Nader de mobiliser une force populaire capable d'influencer les Démocrates. Ses campagnes sont exposées comme l'instrument politique ayant encouragé les candidats à se présenter en dehors de l'étiquette « démocrate » ou « républicain ». Nader a non seulement exposé les différents obstacles qui se dressent devant les candidats de partis tiers, notamment l'accès au scrutin, mais il a également préservé le programme progressiste pour les générations futures [GREIDER, 'Nader's Stubborn Idealism'].

En somme, du discours de gauche émergent des groupes hétéroclites, mais également des stratégies distinctes préconisant la voie capable de redonner force et rayonnement à la gauche. L'idéalisme radical se mesure au pragmatisme de certains milieux progressistes. Les partisans d'Obama soulignent les vertus de la mobilisation permanente afin d'agir comme un levier contre le pouvoir ; les plus sceptiques pointent du doigt le conservatisme d'Obama et prédisent la continuité, c'est-à-dire la poursuite des politiques telles qu'elles sont tracées par G.W. Bush [COCKBURN, 'Change, What Change?'].

Bien que les élections de 2008 soient perçues comme les élections du siècle, la rhétorique de la gauche n'a pas vraiment évolué : d'un côté les *Anybody But McCain-Palin* orientent le regard vers la présence de différences entre les deux partis dominants et de l'autre côté les partisans de « blanc bonnet et bonnet blanc » dénigrent la tendance de leurs concurrents de gauche à concevoir le candidat démocrate comme un agent du changement et rappellent ses relations étroites avec les multinationales et le complexe militaro-industriel. Certes, les discours attestent du caractère exceptionnel de cette campagne en raison du rassemblement massif des Américains désenchantés par l'administration Bush. Cependant, en scrutant les organes ainsi que les sites internet de gauche, comme *The Nation*, *Counterpunch*, *Dissent*, on constate l'existence d'une autre version de l'histoire orientant le regard vers une réalité sujette à diverses interprétations. Des discussions sur l'étendue, sur l'importance, voire sur l'existence d'un mouvement social engendré par la candidature d'Obama se manifestent : sa campagne a-t-elle vraiment encouragé la résurgence d'une contestation populaire aspirant à des changements fondamentaux ? Autrement dit, a-t-elle été l'initiatrice d'un mouvement de masse, si mouvement il y a ? À quel point Obama a-t-il été capable d'exploiter cette force pour s'imposer comme le candidat du changement ?

1.1. En attendant la force sociale : éloge du candidat et plaidoyer en faveur de la lutte

La gauche pro-Obama est un rassemblement de plusieurs mouvements et individus de sensibilité radicale et libérale à l'intérieur duquel existe une grande diversité d'opinions. Les partisans d'Obama saluent l'acharnement des militants à croire et à faire croire en sa volonté d'améliorer la condition de vie des Américains. Certains considèrent que son élection est elle-même un acte révolutionnaire qui légitime l'enthousiasme des citoyens et manifestent parallèlement leur désir de construire une force sociale capable de diriger le candidat vers des objectifs nobles (c'est-à-dire vers des réformes progressistes). D'autres affirment que sa campagne a suscité la renaissance de la contestation sociale et contribué à l'émergence d'un mouvement influencé par sa rhétorique du changement.

Selon la coalition *Progressives for Obama*, le candidat démocrate a engendré

une force sociale indépendante qui s'inscrit dans la tradition démocratique américaine [HAYDEN, EHRENREICH, FLETCHER Jr. & GLOVER, 'Progressives for Obama']. Tout en exaltant leur propre engagement comme un pas vers la consolidation d'une force populaire, ces progressistes expriment leur conviction en la capacité de cette campagne à encourager une vision de la mondialisation venant de la base. Si parmi les partisans certains admettent la naissance d'un mouvement révolutionnaire, d'autres par contre nourrissent l'espoir que le rassemblement suscité par sa candidature consolidera un mouvement de masse capable de jouer un rôle dans l'orientation des politiques à Washington. Selon ces derniers, Obama n'est ni un visionnaire, ni le *leader* d'un mouvement : il est le candidat du Parti démocrate qui a gagné les élections en raison de son habileté politique [FOX PIVEN, 'Obama Needs a Protest Movement'].

L'invocation de précédents historiques, notamment le rôle positif joué par la gauche dans les années 1930 et 1960 en poussant les présidents démocrates (FDR et LBJ) vers la voie des grandes réformes sociales, contribue à justifier l'engagement des progressistes, à légitimer leur désir de voir un mouvement de masse surgir de cette mobilisation susceptible d'influencer le Parti démocrate. Le recours à l'histoire évoquant les changements effectués par la *New Left* (fin de la guerre au Viêt-Nam, droits civiques) oriente le regard vers la capacité de ce mouvement « naissant » à exercer d'une part la même pression sur les élites démocrates et à encourager d'autre part l'insertion de la gauche au sein du « mouvement pro-Obama ».

La caractérisation du rassemblement, qualifié de *New New Left*, permet d'interpeller les dissidents et de les mettre en garde contre l'ironie de devenir à leur tour une *Old Left* [HAYDEN, 'Main Lesson : Everything Really Counted']. Les partisans orientent le regard vers l'évolution idéologique de FDR qui a su s'imprégner de la colère populaire pour imposer des réformes. L'illustration par l'exemple célébrant l'engagement de la gauche et son impact positif sur FDR et le *New Deal* fixe la maxime selon laquelle les « démocrates deviennent des réformateurs intrépides grâce à la mobilisation des mouvements populaires ». Les sympathisants légitiment leur positionnement en créant une équivalence qui s'inspire du passé, c'est-à-dire de leur héritage idéologique : « réformes sociales et politiques conformes à la vision des progressistes » résultent d'un « engagement permanent et d'une pression exercée sur le président ».

Les partisans célèbrent le potentiel idéologique qu'occasionne la candidature d'Obama et rappellent que les élections ne sont pas le moment opportun pour fonder un mouvement. L'objectif majeur de la campagne présidentielle, affirme l'historien Michael Kazin, est de faire élire un individu et non point de garantir les droits ou le pouvoir ou l'influence culturelle de tel ou tel groupe mécontent. Bien que la campagne d'Obama ne soit pas à ses yeux un mouvement social, elle a toutefois fortifié le mouvement progressiste qui a émergé pendant les élections de novembre 2000 : elle a renforcé son nombre, sa ferveur et sa créativité. Un lien entre un candidat et un mouvement est, selon lui, indispensable afin de parvenir à un degré sérieux de changement social. Cependant, le candidat ne peut pas remplacer le mouvement et aucun des deux acteurs ne peut accomplir de grandes choses sans l'appui de l'autre [KAZIN, 'The Audacity of Hype?'].

La politique étrangère prônée par le candidat démocrate, notamment son opposition à l'opération militaire en Irak, est rappelée pour légitimer le rassemblement de la gauche. De même, l'accent mis sur son approche politique, présentée comme étant humaine et sage, ainsi que la caractérisation de son comportement au Sénat, décrit comme un allié progressiste, permettent à l'équipe éditoriale de *The Nation* de justifier son soutien. La prise de position du candidat face à la guerre en Irak a été l'élément mobilisateur, le principe moral légitimant l'appui des progressistes. Cependant, les réticences du candidat à soutenir un programme politique ambitieux ainsi que ses liens étroits avec Wall Street et sa rhétorique célébrant le conservatisme de Reagan sont condamnés [*The Nation*, 'Obama's Promise'].

1.2. *Disqualification et critiques virulentes : réquisitoire contre Obama*

De l'autre côté de cet espace politique, la gauche anti-Obama signale que le candidat démocrate n'est ni le *leader* d'un mouvement social, ni un acteur progressiste, ni un réformateur audacieux. Les opposants récuse le constat affirmant l'émergence d'une force sociale, ironisent sur la rhétorique du changement scandé par les progressistes et leur candidat et invalident l'équation selon laquelle l'élection du démocrate implique le rayonnement des valeurs progressistes. D'une manière générale, les voix discordantes

soulignent que le caractère original de ces élections se trouve manifestement dans l'habileté du candidat démocrate à faire croire en la possibilité du changement. Le critère de race constitue à leurs yeux le principe du rassemblement massif. Pour Naomi Klein, chroniqueuse à *The Nation*, la requête la plus radicale qui caractérise cette campagne consiste à faire élire Obama lui-même. Parce que sa campagne s'adresse à un public qui aspire à une transformation sociale, les citoyens se sont manifestés croyant que sa présidence serait en mesure de bouleverser l'ordre à Washington [KLEIN, 'The Audacity of Hype']. Obama est présenté comme un opportuniste qui a su mettre en avant ses caractéristiques physiques (sa couleur de peau) et son programme est attaqué en raison de son incompatibilité avec les principes progressistes [COCKBURN, 'Against Obama'].

Les sceptiques signalent la différence entre le fait de recourir à la politique « du moindre mal » en raison des failles qui caractérisent la démocratie américaine et l'idée d'être enthousiasmé à la perspective de faire élire un individu qui n'adhère pas aux valeurs de gauche [FRANK, 'What Happens After Election Day?']. Ils blâment aussi la propension de leurs concurrents à opérer sous l'illusion selon laquelle l'opposition aux mesures politiques des républicains implique un engagement aveugle en faveur du candidat démocrate [KOSKO, 'Is That All There Is?']. Ils déplorent leur tendance à croire que l'élection d'Obama mettrait un terme à l'occupation en Irak et rappellent qu'une adhésion manifeste à un clan sans poser de conditions préalables équivaut à une capitulation totale. Sur les questions de politique étrangère (l'Iran, la question palestinienne, l'Afghanistan, l'Irak, le Pakistan) et de politique intérieure (le *Patriot Act*, l'assurance-maladie), à l'exception des questions sociétales comme l'avortement et les droits des homosexuels, les candidats sont indiscernables.

2. *Face à la présidence: la gauche entre désillusion, réalisme et triomphalisme*

Après sa victoire, Obama a été critiqué par la gauche à la fois libérale et radicale. Tout en désapprouvant le fait que le président soit entouré de centristes favorables à la guerre en Irak, certains partisans manifestent sa capacité à aller au-delà des politiques de son équipe. Le recours au précédent historique, rappelant le déplacement à gauche de FDR en dépit de ses sensibilités centristes, effectue le travail de disqualification du discours

discréditant Obama [VANDEN HEUVEL, 'On The Left's Concerns With Obama's Appointments']. De leur côté, les sceptiques pointent du doigt ses conseillers et affirment que son administration traduit la poursuite de la ligne politique menée par Bush (et Clinton), à savoir interventionnisme militaire et mesures politiques néolibérales [SCAHILL, 'Barack Obama's Kettle of Hawks'].

2.1. *Les démocrates vus par les radicaux: disqualification des gardiens du système*

La gauche radicale ne voit pas dans Obama une exception. Il est à l'image de son parti. La composante ayant soutenu sa candidature met l'accent sur l'incapacité du président à accomplir des réformes importantes en raison de son adhésion à la tradition politique américaine qui concilie nationalisme et capitalisme [ZINN, 'Changing Obama's Military Mindset']. En politique étrangère, Obama est présenté comme un nationaliste, un interventionniste. En politique intérieure, il est exposé comme un réformateur modéré, prompt à passer des lois en faveur des Américains ordinaires. Pour Zinn, Obama est un démocrate traditionnel car sa présidence s'accorde avec la ligne de son parti, dont la vision sociale et politique allie prudence, modération et conservatisme [ZINN dans 'Obama at One'].

Cette composante affirme que la gauche ne nourrit aucune illusion sur l'engagement de Barack Obama en faveur de la transformation sociale. Immanuel Wallerstein, sociologue et politologue, rappelle que le positionnement idéologique du président, un centriste qui incline un peu au centre-gauche, prouve la stabilité de l'ordre existant. Consciente de cette réalité politique, la gauche a opté pour la stratégie du « moindre mal » en raison du caractère sinistre de l'alternative et de la tendance des progressistes à croire que l'élection d'Obama ouvrirait un espace pour les mouvements sociaux. L'invocation de précédents historiques, citant Roosevelt en 1933 ainsi que les gouvernements de gauche en France ou au Brésil, signale la propension des présidents centristes à décevoir leur base populaire [WALLERSTEIN, 'Follow Brazil's Example'].

L'incapacité du président à effectuer des changements est due, selon l'historien Foner, au système qui connaît une inertie structurelle aggravée par le pouvoir de l'argent et le complexe militaro-industriel. Obama, un

libéral dont la vision sociale est façonnée par les politiques identitaires, symbolise à ses yeux un courant de pensée associé au progressisme du début du XX^e siècle en raison de sa tendance à croire en la capacité du gouvernement à aller au-delà des politiques partisans afin de promouvoir le bien public. Ceci explique d'une part son engagement en faveur des questions sociétales et d'autre part ses réticences à aborder les questions qui ont façonné le libéralisme du *New Deal* (les inégalités économiques, le chômage de masse) [FONER, 'The Professional'].

Les radicaux hostiles à Obama indiquent que les démocrates et les républicains sont les deux faces d'une même pièce et précisent que le rassemblement de la gauche s'apparente à une capitulation sans conditions ; que les changements draconiens ne peuvent pas émaner du gouvernement démocrate en raison du pouvoir détenu par les gardiens du système (les deux partis dominants, le monde des affaires, les groupes d'intérêts). Cette composante oriente le regard vers la présence de faucons néolibéraux au sein de l'Administration Obama [William BLUM, 'The Obama Bummer : Vote first; ask questions later'] ; souligne l'incapacité du Président à procéder aux réformes en raison de sa dépendance à l'égard de l'argent des grandes entreprises [COCKBURN, 'The Fall of Obama'] ; rappelle que le changement découle de l'engagement des mouvements populaires [ALL, 'Capitalism's Deadly Logic']. Le bilan du président se pose comme un indice manifeste de l'indifférence des démocrates à l'égard des intérêts des Américains. Les compromis avec les banques sont invoqués pour commenter d'une part le mécontentement des citoyens et justifier d'autre part leur désertion des élections de mi-mandat.

Ces sceptiques attestent de la pérennité du système tel qu'il est légué par les conservateurs et affirment que les objectifs stratégiques ainsi que les impératifs des États-Unis et les moyens employés n'ont rien à envier aux républicains. La militarisation de la politique étrangère, l'expansion des bases militaires et l'hostilité affichée à l'encontre des régimes de gauche en Amérique Latine sont pour eux des preuves indiquant la continuité d'une politique fondée sur l'ingérence et l'interventionnisme militaire. L'illustration par l'exemple, invoquant la progression des troupes américaines en Irak, l'escalade de la violence en Afghanistan, les hostilités avec l'Iran et la politique en Palestine, expose la fragilité des analyses célébrant l'arrivée du changement. La référence à la nouvelle guerre contre

le terrorisme menée par les États-Unis, des opérations militaires non déclarées contre le Yémen, la Somalie et le Pakistan et soutenues par des attaques de drones, marque l'alignement du dirigeant américain sur l'ordre défini par G.W. Bush. La mobilisation des propos tenus par les dirigeants américains, notamment l'usage de l'expression '*Afpak*' pour désigner l'Afghanistan et le Pakistan, rend compte de leur tendance à traiter ces deux pays comme une seule zone de guerre. La caractérisation péjorative du président, présenté comme le serviteur de l'empire poursuivant les mêmes objectifs historiques, usant les mêmes moyens (bombardements, opérations militaires), mais s'appuyant sur une « rhétorique émolliente », souligne la perpétuation de l'usage de la violence par la Maison Blanche, qu'elle soit dirigée par un démocrate ou un républicain [ALI, 'How Obama Surrendered At Home And Waged War Abroad'].

2.2. *Le changement expliqué par les partisans d'Obama*

Tout en déplorant le fait que l'élection de 2008 n'ait pas pu produire une rupture historique comparable à celle de 1932, les partisans mettent l'accent sur la nécessité de modérer les critiques afin de ne pas favoriser les objectifs de la droite. Afin d'expliquer l'absence du changement, les partisans évoquent le caractère complexe du système américain qui permet à un parti minoritaire de gouverner en usant de son pouvoir au Congrès pour bloquer les mesures préconisées par le Président¹. D'autres célèbrent les réformes de l'Administration et expriment l'urgence de se mobiliser. Les plus séduits condamnent les progressistes qui refusent de reconnaître Obama comme un agent du changement et déclarent que la réforme du système de santé n'est pas une mesure singulière, mais plutôt un exploit qui mérite la reconnaissance des progressistes.

L'évaluation du mandat rend compte de la présence d'arguments divers célébrant l'importance des réformes effectuées, mais condamnant également le désengagement du Président et rationalisant ses défaillances. Vanden Heuvel met en garde contre les positionnements extrêmes et insiste sur le besoin d'encourager les politiques progressistes de manière réaliste et

¹ Une semaine après l'arrivée d'Obama à la Maison Blanche, les républicains ont voté à l'unanimité à la Chambre des représentants contre ses mesures économiques visant à lutter contre la déflation et la dépression.

pragmatique [VANDEN HEUVEL, 'Obama, One Year On']. Bien que le recours au procédé analogique identifiant Obama aux présidents Roosevelt et Reagan assure du caractère historique de sa présidence, Vanden Heuvel et Borosage affirment que le président Obama n'a jamais symbolisé le mouvement progressiste. L'usage de la stratégie d'imputation permet d'imposer un cadre atténuant la responsabilité du président, célébrant ses initiatives et accusant son entourage politique [VANDEN HEUVEL & BOROSAGE, 'Change Won't Come Easy'].

Kazin juge la désunion au sein de la gauche responsable du climat politique ambiant et insiste sur l'urgence de raviver le front populaire en le purgeant de son ascendance stalinienne [KAZIN, 'A New Popular Front']. Il condamne aussi la discipline partisane du GOP et le conservatisme de la Cour suprême [KAZIN, 'Building a Movement by Offering Solutions']. L'offensive des républicains est un redoutable obstacle au changement. Michael Tomasky, rédacteur en chef de *Democracy, A Journal Of Ideas*, rappelle que le changement requiert du temps, mais également des efforts constants contre l'opposition [TOMASKY, 'Against Despair']. Il rejette l'analyse des progressistes qui critiquent Obama à travers les prismes du *New Deal* et de la *Great Society* et réproouvent ses compromis [TOMASKY, dans 'Obama at One']. Selon le philosophe Michael Walzer, la présidence Obama aurait pu amorcer un mouvement de balancier vers la gauche si les conservateurs n'avaient pas imposé leurs prismes idéologiques. L'identification des points susceptibles de galvaniser la gauche, notamment la mise en place d'une base formée par la classe ouvrière, le besoin de s'imprégner de la discipline des partis, de s'appuyer sur une conscience idéologique, d'avoir une doctrine qui fournit des directives en politique étrangère fondée sur des principes progressistes, contribue à légitimer la stratégie du rassemblement. Walzer met en avant la ligne définie par le président soutenant l'usage de la force militaire et insistant sur ses limites morales de manière à souligner le besoin de mettre en place une politique étrangère saine et robuste fondée sur une politique intérieure œuvrant en faveur d'une Amérique égalitaire [WALZER, 'Missing the Movement'].

Eric Alterman, chroniqueur à *The Nation*, oriente le regard vers les obstacles institutionnels (les règles archaïques du Sénat et le pouvoir de la minorité, l'obstruction du parti adverse, l'influence de l'argent) qui se sont dressés

contre le président. Il invite les progressistes qui s'identifient comme *left of liberal* à abandonner l'étiquette radicale et à s'orienter vers la voie visant des réformes graduelles [ALTERMAN, 'Kabuki Democracy']. Bien qu'Alterman condamne les compromis du président, il reconnaît les difficultés à braver le *statu quo* [ALTERMAN, 'Why a Progressive Presidency Is Impossible, for Now']. Le véritable changement implique selon lui la transformation radicale de la culture américaine afin qu'elle adhère à l'idée du bien public, mais également la construction d'un mouvement populaire autonome dépourvu de toute tendance sectaire. Obama est l'unique alternative ; le changement est un long processus ; les réformes audacieuses sont graduelles et non pas immédiates.

3. *Les élections 2012 et la querelle intellectuelle*

À l'approche des élections, la gauche et les milieux progressistes — indignés par une administration « faible » et « passive », mais « conciliante » à l'égard des républicains — sont divisés sur la manière d'accomplir leur fonction sociale. La diversité des stratégies révèle l'inter-incompréhension qui les caractérise : convergences sur la nécessité de former une base populaire, mais divergences sur la manière de la consolider.

3.1. *Contre Obama : délégitimation institutionnelle*

Certains radicaux affichent leur soutien critique avec réticence et désespoir. Bien que cette composante perçoive Obama comme le plus mauvais des présidents démocrates depuis Grover Cleveland et admette que les efforts fournis en période électorale ne soient pas récompensés à gauche, elle s'oppose toutefois aux détracteurs favorables à la construction d'un troisième parti, option qui manquerait de réalisme [HIRSCH & SCHULMAN, 'Beyond November']. Tout en rappelant que les mouvements sociaux sont les agents du changement historique, cette composante, oriente le regard vers la nécessité de nouer des liens avec les élus, d'éviter d'aduler le président, de diaboliser le GOP. S'impose donc le besoin de fonder un mouvement populaire et de préparer les Américains afin qu'ils adhèrent à la lutte permanente.

Les sceptiques hostiles au président érigent la coalition pro-Obama en apologiste de l'empire et jugent l'argument du « moindre mal » comme un « facteur de motivation pauvre » qui induit de l'apathie [Andrew LEVINE,

‘The Politics of Pangloss. Obama Apologetics’]. Ils désignent le président comme le « mal effectif » en raison de ses dérives droitières [Glen FORD, dans ‘“Effective Evil” or Progressives’ Best Hope?’]. Ils condamnent l’illusion de leurs concurrents quand ils croient que le président représente une alternative politique, déplorent leur stratégie en ce qu’elle dénote une adhésion aveugle aux prémisses du centre et fragilise par conséquent la voie susceptible de confronter la dictature du capital. La stratégie du « moindre mal » est dépréciée comme un moyen justifiant le rassemblement en faveur d’un démocrate impérialiste et pro-entreprise. Pour ces détracteurs, soutenir Wall Street et assassiner des citoyens américains² témoignent de la présence d’un gouvernement abusif et arbitraire. L’idée d’examiner le bilan du président en le comparant avec celui d’une éventuelle administration républicaine ignore le fait que la comparaison avec l’administration Bush confirme des similitudes criantes [ALI, ‘The Obama Syndrome’].

Parmi les adeptes de la pureté idéologique³, certains invoquent la similitude des visions entre les deux candidats dominants et dénoncent leur volonté de recourir à la force militaire, à la coercition politique afin de protéger les intérêts américains [MARTIN, ‘Two defenders of American Imperialism’]. D’autres évaluent l’engagement du président en faveur du mariage homosexuel comme un coup politique suscité par les circonstances électorales⁴ [COCKBURN, ‘Gay marriage : Good for election coffers, not so great for equality’], dépeignent le président comme un « cancer » balayant sur son chemin toute notion d’éthique [COCKBURN, ‘There’s a Cancer on the Presidency, Called Barack Obama’], le placent à droite de Richard Nixon, insistent sur le caractère agressif de sa politique étrangère, réprouvent ses

² L’administration Obama a donné son approbation en faveur d’une opération de drones lancée le 30 Septembre 2011 par la CIA basée au Yémen en vue d’assassiner deux citoyens américains suspectés de terrorisme (Anwar al-Awlaki, un religieux musulman, et Samir Khan, associé à *Inspire Magazine*). Marjorie COHN & Jeanne MIRER. ‘Obama’s Killer Drones’, *Counterpunch* (June 25, 2012) ; Alexander COCKBURN, ‘Awlaki Assassination Puts Obama Above the Law’. *The Nation* (October 5, 2011) ; voir aussi Jo BECKER & Scott SHANE. ‘Secret “Kill List” Proves a Test of Obama’s Principles and Will’. *The New York Times* (May 29, 2012).

³ Notamment les partisans de Jerry White, candidat du *Socialist Equality Party* aux élections présidentielles.

⁴ La communauté gay constitue 1/6 des organisations qui collectent des fonds pour la campagne d’Obama.

mesures répressives [BRENNER, 'Vote "No" on Obama?'], déprécient sa politique d'immigration en présentant sa décision de mettre un terme à l'expulsion des immigrants de moins de 30 ans comme un acte visant à gagner des voix lors du scrutin [WHITNEY, 'Obama and Immigration'].

Les discours critiques dénoncent l'inaction (l'incapacité à réformer en profondeur le système financier) et les actions du Président (la détention préventive, l'usage des drones, les coupes budgétaires). Ils signalent son indifférence à l'égard de sa base populaire et estiment qu'un deuxième mandat n'inspire aucun espoir de changement. Ils invoquent l'absence de réformes significatives à l'époque où les démocrates étaient majoritaires au Congrès. Ils citent les débats présidentiels afin de souligner la présence de deux candidats symbolisant une seule mentalité impériale [BRENER, 'A Faux Debate on Foreign Policy']. Ils reprochent au président son refus de dénoncer l'obstruction des républicains. Ils élaborent une analogie entre la réélection d'Obama et le règne de la confusion et érigent ainsi le président en ennemi qui a su charmer les progressistes en dépit des mauvais coups portés au *New Deal* et à la Constitution, en dépit aussi de la poursuite des guerres impérialistes [LINDORFF, 'Obama's Betrayals : First the Base, Then the Party'].

Les détracteurs dénoncent la réélection d'Obama et disqualifient les analyses qui en font une grande victoire progressiste. Ils contestent le discours célébrant le président et montrent la marge étroite qui le sépare de son adversaire Romney. Ils méprisent son approche électoraliste orientant le financement de la campagne en direction des États-clés, refusant d'épouser une position en résonance avec les aspirations des Américains (taxation des riches, réglementation stricte du secteur financier, retrait de l'Afghanistan). Cette composante insiste sur la proximité des visions entre les deux partis sur les questions économiques (le déficit budgétaire), persifle la victoire d'Obama en rappelant qu'elle n'est pas due à la mobilisation des Américains ignorés par les politiques du président, mais plutôt le résultat de la décision du collègue électoral [RICHARDSON, 'The illusion Continued'].

Bien que la défaite de Romney soit définie comme un soulagement, la politique préconisée par le président est discréditée en raison de son indifférence à l'égard des questions qui concernent la réalité sociale des

Américains ordinaires. En un mot, les sceptiques insistent sur le fait que les changements significatifs découlent plus de la lutte permanente que de la volonté de la classe dirigeante [WARREN, 'Fighting for the Change that Never Happened']. Tout en signalant le caractère inchangé de l'équilibre des forces au Congrès, les détracteurs condamnent le désengagement du président en faveur de l'élection des progressistes et dénoncent sa détermination à garder le Congrès sous le contrôle des républicains afin de justifier son programme politique (coupes sociales, allègements fiscaux pour les entreprises, attaques contre les droits démocratiques, militarisme) [MARTIN, 'US Elections Leave House and Senate balance nearly unchanged'].

3.2. *Identification du danger et défense des valeurs*

D'une certaine manière, les élections 2012 ont renforcé les clivages au sein de la gauche, mais estompé la ligne de fracture entre les dirigeants syndicalistes en ce qu'elles ont remis en question le soutien inconditionnel du mouvement ouvrier. En effet, les circonstances électorales actuelles (le cri de ralliement du mouvement *Occupy*, la faiblesse des organisations syndicales ignorées par les démocrates, la normalisation des *Superpacs* et l'influence du *Tea Party*) ainsi que la fragilité du *statu quo* (la crise économique, l'effondrement financier) ont incité les syndicalistes à reconsidérer leur rapport avec les démocrates. Divisés autrefois entre les dissidents qui veulent prendre leur distance vis-à-vis du Parti démocrate et les réformistes qui affichent leur loyauté, les différents syndicats s'accordent aujourd'hui sur la nécessité d'inciter le président à procéder à des réformes économiques, de construire un mouvement de masse pour la justice économique à l'image des écologistes, des gays, des latinos. Ces élections posent selon eux un choix entre deux visions sociales : l'austérité d'un côté et une économie favorable à la croissance de l'autre. Leur objectif consiste à faire réélire Obama, redéfinir ensuite ses priorités et élaborer un plan d'action sur le long terme qui implique la mise en place d'une force sociale populaire [GREIDER, 'How to Launch a Mass Movement for Economic Justice'].

Les partisans du rassemblement conçoivent les élections 2012 comme les plus polarisées de l'histoire américaine en raison de la montée rapide de la droite et de la radicalisation des républicains. La période électorale est perçue comme une occasion inappropriée pour exprimer leur indignation à l'encontre de l'ordre dominant, leur aversion à l'encontre de l'empire. Ces

progressistes dénoncent la tendance des sceptiques à instrumentaliser la période électorale en vue d'exposer la vraie nature du système capitaliste. Ils rappellent que les élections sont essentiellement concentrées sur l'argent, mais également sur l'équilibre des forces, ce qui pousse le président à trouver un juste milieu entre les cercles dirigeants (le monde des affaires) et les mouvements sociaux (sa base populaire). Bien qu'ils ne considèrent pas Obama comme le gardien progressiste des opprimés, ces sympathisants soutiennent que ses interventions (stabilisation de l'économie, assurance-maladie, programme contre la pauvreté, prêt étudiant, fin de la guerre en Irak, préservation de General Motors) témoignent de sa tendance à défendre le capitalisme, mais également de sa disposition à soulager sa base populaire. Au discours célébrant ses actions, s'ajoute cependant des réprimandes condamnant son incapacité à rendre Wall Street responsable de l'effondrement économique, à protéger les Américains dépossédés de leurs biens immobiliers, à défendre les libertés publiques, à se positionner sur le changement climatique, à fournir une alternative au monopole du marché. Dans l'ensemble, les partisans de l'union jugent leur positionnement comme un acte de résistance contre l'avancée rapide des conservateurs et non point comme un acte d'adhésion défendant la plate-forme officielle du Parti démocrate.

Contrairement aux détracteurs qui érigent la maxime « votez selon vos espoirs et non vos craintes », les partisans s'appuient sur le réflexe de peur et le danger que représente la droite afin d'imposer l'union sur le mode de l'évidence. Cette composante déplore certes l'incapacité du président à rallier sa base populaire, mais oriente le regard vers le retour en force de la droite galvanisée par l'essor du *Tea Party*. Elle reconnaît l'importance des grands donateurs, la dépendance du président vis-à-vis de l'argent des grandes entreprises et, par là, les raisons de ne pas s'aliéner le monde des affaires. Elle précise que la rhétorique du président et certaines de ses actions entrent en résonance avec les aspirations des progressistes [KAZIN, 'Common Sense'].

Afin de fédérer les différents mouvements, la gauche pro-Obama met en avant la double équation suivante : « la victoire des républicains implique le contrôle total du pouvoir par le GOP (et surtout le démantèlement du contrat social) » et le « rassemblement pro-Obama est un rempart contre la droite hostile à l'État-Providence ». La défense du président s'effectue de

manière à dénoncer l'intransigeance des républicains et la résistance des démocrates conservateurs déterminés à abroger les réformes en vue de contrôler les grandes sociétés (après le scandale d'Enron), de surveiller les banques (après l'effondrement financier) [VANDEN HEUVEL & BOROSAGE, 'A Politics for the 99 Percent']. Bien que les sympathisants et parmi eux la ligne éditoriale de *The Nation* souscrivent à l'idée selon laquelle la réélection d'Obama serait incapable d'accomplir le changement radical, leurs discours brossent un état des lieux favorable au président : le libéralisme social est opposé aux forces de la réaction et une politique raisonnable est confrontée à l'austérité sévère, à la guerre aveugle [*The Nation*, 'Re-Elect the President'].

Certains partisans affirment que dans les limites du système politique américain, Obama est le plus progressiste des présidents depuis FDR et, par conséquent, leur meilleur espoir [DYSON, '“Effective Evil” or Progressives’ Best Hope?']. D'autres contestent le postulat selon lequel il est un sauveur et présentent sa réélection comme un moment de répit pour les progressistes. Ils rappellent qu'Obama est à la tête d'un empire dont les intérêts sont antithétiques de ceux du peuple, informent qu'il s'est défini contre le mouvement qu'il a lui-même inspiré et déclarent qu'un deuxième mandat ne résoudrait pas les problèmes des progressistes. Si la réélection d'Obama est perçue plus comme une défaite de la peur qu'un triomphe de l'espoir, l'élection de Romney aurait représenté un désastre pour leurs causes [BOROSAGE, 'Re-elect Obama – but Reject His Austerity'].

La victoire des républicains aurait été synonyme d'austérité permanente, de destruction des syndicats. La définition de l'enjeu invite les détracteurs à reconsidérer leur positionnement. Outre la démocratie américaine menacée, l'existence même des progressistes est dans la ligne de mire des conservateurs. L'élaboration d'une équivalence entre une présidence républicaine et le triomphe du darwinisme social, de la droite religieuse, du pouvoir des entreprises, du monopole de l'argent et des inégalités sociales contribue à légitimer la coalition pro-Obama. Le renvoi aux méfaits commis par le président (la guerre des drones, la dégradation des libertés publiques, l'assassinat des citoyens américains suspectés de terrorisme) est accompagnée d'un témoignage louant les progrès accomplis durant son premier mandat (son engagement en faveur du mariage homosexuel et des droits des immigrés). Ceci atteste des différences idéologiques entre les

républicains et les démocrates et rappelle ainsi les mérites de la lutte permanente.

Les partisans de l'union condamnent la partialité des médias officiels et déplorent leur tendance à ignorer la radicalisation du Parti républicain. L'identification des groupes responsables d'une part de l'immobilisme politique (le Parti républicain) et d'autre part de la désinformation et de l'égarement des Américains (les médias dominés par les conservateurs), contribue à atténuer la responsabilité du président. Les républicains sont dénoncés comme les ennemis de l'intérêt général, des acteurs qui s'intéressent moins aux solutions bipartisanes susceptibles de soulager les Américains qu'aux moyens de fragiliser l'administration Obama [ALTERMAN, 'Let's Just Say It: The Republicans and the Media Are the Problem']. Les sympathisants précisent que le Parti républicain est animé par sa détermination à acquérir le pouvoir absolu en s'appuyant sur le pouvoir institutionnel (les grandes sociétés, la Cour suprême). Ils orientent le regard vers l'action menée par les *Red States* qui aggravent les contraintes d'accès au vote en vue de priver de leur droit électoral les pauvres et les minorités qui penchent en faveur du Parti démocrate. Ils dénoncent aussi la confusion et l'idéologie instaurées par le Parti républicain et que confortent les médias selon lesquels les coupes budgétaires ne fragilisent pas les citoyens ; la diminution du nombre de fonctionnaires réduit le chômage ; les baisses d'impôts pour les riches remplissent de nouveau les caisses du gouvernement [SCHELL, 'The GOP's Will to Fantasy']. La disqualification des républicains s'effectue de manière à invalider les critiques présentant le président comme un anti-américain, un socialiste personnifiant le *Black Power* et à dénoncer ainsi la politique de diffamation menée par le mouvement conservateur [HAYDEN, 'Saving Obama, Saving Ourselves'].

L'accent mis sur la menace que représentent les candidats républicains : l'accroissement des inégalités économiques et raciales, le réchauffement climatique, l'hostilité à l'avortement, la haine du gouvernement fédéral, l'homophobie, les nominations à la Cour suprême, invite les progressistes à se focaliser sur la cause commune qui les unit (freiner l'ennemi historique). La référence à la métamorphose idéologique des républicains effectue le travail de dramatisation de la réalité politique [FLETCHER, Jr. & DAVIDSON, 'What to Do in November, and Beyond']. L'amplification du danger extérieur permet donc de décourager toute tentative d'opposition interne, de

discréditer tout simplement les partisans de la « pureté idéologique ». De même, la désignation de l'ennemi commun accomplit le travail de présentation d'un groupe partageant un projet de société, une vision sociale, un ensemble de valeurs et légitime ainsi la stratégie du « moindre mal ».

Exposée comme l'aboutissement du rassemblement de l'Autre Amérique négligée par les dominants, la réélection d'Obama représente pour les progressistes un mandat pour le changement [SCHEER, 'Yes We Can, We Did, and Now Obama's Second Term Is Our Responsibility']. Sa victoire inspire de l'espoir, mais aussi un sentiment d'apaisement en raison de la défaite des réactionnaires [*The Nation*, 'A Progressive Surge']. Tout en invalidant les analyses effectuées par la droite attestant que le résultat de l'élection 2012 est un indice en faveur du *statu quo* et que, par conséquent, il légitime la voie vers de nouveaux compromis entre l'exécutif et le Congrès, les partisans affirment que la réélection du président a permis aux Américains exclus d'aspirer à un avenir plus prometteur, plus juste et plus démocratique et conforté l'espoir de nommer des candidats issus des minorités [GREIDER, 'Aging White Guys : The Real Losers of 2012']. Elle a aussi fragilisé les partisans de la *Reaganomics* qui préconisent une réduction massive d'impôts et confirmé l'adhésion des Américains à la politique fiscale des démocrates [TOMASKY, 'How Mitt Romney Finally Killed Reaganomics'].

Conclusion : Des limites institutionnelles de la gauche

Au-delà de la querelle, émergent des positionnements soulignant l'urgence de construire une force sociale capable de renverser le *statu quo*. Tout en présentant les élections comme un procédé nécessaire à la défense des valeurs progressistes, les partisans rappellent la capacité des politiques électorales à mettre en place une infrastructure indépendante du Parti démocrate [VANDEN HEUVEL & BOROSAGE, 'A Politics for the 99 Percent'], à créer l'environnement qui favorise l'émergence des mouvements, d'où la nécessité pour la gauche de saisir l'opportunité électorale pour s'imposer [FOX PIVEN & MINNITE, 'Movements Need Politicians and Vice-Versa']. Les partisans de l'union prônent le rassemblement des différents mouvements sociaux en faveur d'une vision sociale capable de mobiliser les Américains ordinaires. Ils encouragent l'adoption d'une stratégie à la fois idéologique (qui préconise une alternative en faveur de la justice économique, du partage des richesses), institutionnelle (qui suppose une organisation

s'inspirant du dynamisme du mouvement *Occupy*) et structurelle (qui érige les mouvements en puissance électorale afin de réclamer la démocratie américaine) [WARREN, 'Go for the Jugular'].

Certains soutiennent la nécessité de consolider un mouvement social capable de mettre en avant de nouvelles formes de négociation pour protéger les travailleurs [SONI, 'We Need More than a New President']. D'autres précisent l'importance des alliances électorales avec des mouvements de masse de manière à former un bloc majoritaire capable d'exercer une pression sur Obama [FLETCHER Jr., 'Defeat the Reactionary White Elite']. D'autres encore estiment qu'une campagne de pression effective suppose l'établissement d'une distance entre les progressistes et les démocrates. D'autres enfin signalent qu'une stratégie centrée sur une tactique de pression et d'action directe (qui refuse une adhésion aveugle) peut inciter le président aux réformes comme le confirment ses différentes prises de position (l'immigration, les gays dans l'armée, le mariage homosexuel) [GREIDER, 'How to Launch a Mass Movement for Economic Justice'].

Conscients de leur incapacité à peser sur la scène politique, les partisans du rassemblement rappellent que le champ de bataille se déroule dans le cadre anti-démocratique du système dominant (les restrictions de vote, la pratique du vainqueur qui rafle la mise) visant à garantir la pérennité du duopole des deux partis et à miner les partis tiers. Ce constat traduit la fragilité de l'approche soutenant les candidats progressistes issus des partis non traditionnels et, par là, leur incapacité à consolider un projet politique sur le long terme. L'hostilité des progressistes à l'égard des candidats indépendants s'explique par leur prise de conscience des limites institutionnelles de la gauche et de son incapacité à contrer les rapports de force dominants. L'opposition de la gauche est symbolique et ne fait que démontrer un point de vue. Par conséquent, elle ne peut constituer un défi sérieux pour le pouvoir.

Articles cités

NB : Pour ne pas alourdir inutilement la liste par des URL le plus souvent très longues, la rédaction (qui a vérifié l'existence des articles en ligne au 18 décembre 2012) laisse le soin au lecteur d'accéder aux pages des sites Internet implicitement cités ci-dessous en passant par un moteur de recherche.

ALI, Tariq. 'Capitalism's Deadly Logic'. *The Nation* (March 4, 2009).

_____ 'How Obama Surrendered At Home And Waged War Abroad'.
The Telegraph (UK) (November 02, 2010).

_____ 'The Obama Syndrome', An Interview with Collin Harris,
Counterpunch (June 10, 2012).

ALTERMAN, Eric. 'Why a Progressive Presidency Is Impossible, for Now'. *The Nation* (July 7, 2010)

_____ 'Kabuki Democracy'. *The Nation* (August 12, 2010)

_____ 'Let's Just Say It : The Republicans and the Media Are the Problem'. *The Nation* (July 25, 2012).

BLUM, William. 'The Obama Bummer : Vote first; ask questions later'.
Counterpunch (December 3, 2008).

BOROSAGE, Robert L. 'Re-elect Obama—but Reject His Austerity'. *The Nation* (October 2, 2012).

BRENNER, Michael. 'Vote "No" on Obama?' *Counterpunch* (June 27, 2012).

_____ 'A Faux Debate on Foreign Policy'. *Counterpunch* (October 23, 2012).

COCKBURN, Alexander. 'Change, What Change?' *Counterpunch* (June 13-15, 2008).

_____ 'Against Obama'. *The Nation* (October 2008).

_____ 'Hail to the Chief of Staff'. *Counterpunch* (November 9, 2008)

_____ 'The Fall of Obama'. *Counterpunch* (July 19, 2010).

_____ 'Gay marriage : Good for election coffers, not so great for equality'. *Counterpunch* (May 17, 2012).

_____ 'There's a Cancer on the Presidency, Called Barack Obama'. *Counterpunch* (June 3, 2012).

EDITORIAL. 'Obama's Promise'. *The Nation* (February 7, 2008).

_____ 'Re-Elect the President'. *The Nation* (October 3, 2012).

_____ 'A Progressive Surge'. *The Nation* (November 7, 2012).

FLETCHER Jr., Bill. 'Defeat the Reactionary White Elite'. *The Nation* (October 2, 2012).

FLETCHER Jr., Bill and DAVIDSON, Carl. 'What to Do in November, and Beyond'. *Progressive America Rising* (August 14, 2012).

FONER, Eric. 'The Professional'. *The Nation* (February 1, 2010).

FORD, Glen & DYSON, Michael Eric. '“Effective Evil” or Progressives’ Best Hope?' *Democracy Now* (September 7, 2012).

FOX PIVEN, Frances. 'Obama Needs a Protest Movement'. *The Nation* (November 13, 2008).

FOX PIVEN, Frances & MINNITE, Lorraine C. 'Movements Need Politicians and Vice-Versa'. *The Nation* (October 2, 2012).

FRANK, Joshua. 'What Happens After Election Day? Memo to Progressives for Obama'. *Counterpunch* (October 30, 2008).

GREIDER, William. 'Nader's Stubborn Idealism'. *The Nation* (October 25, 2008).

_____ 'How to Launch a Mass Movement for Economic Justice'. *The Nation* (August 27, 2012).

_____ 'Aging White Guys : The Real Losers of 2012'. *The Nation* (November 8, 2012).

HAYDEN, Tom. 'Main Lesson : Everything Really Counted'. *Progressive America Rising*, (November 5, 2008).

_____ 'Saving Obama, Saving Ourselves'. *Peace Exchange Bulletin* (September 5, 2012).

HAYDEN, Tom ; EHRENREICH, Barbara ; FLETCHER Jr, Bill & GLOVER, Danny. 'Progressives for Obama'. *The Nation* (March 24, 2008).

HERMAN, Edward S. 'Obama and the Steady Drift to the Right'. *ZSpace* (March 2010).

HIRSCH, Michael & SCHULMAN, Jason. 'Beyond November'. *Counterpunch* (September 04, 2012).

HITCHENS, Christopher. 'Vote for Obama'. *Slate* (October 13, 2008).

KAZIN, Michael. 'The Audacity of Hype?' (Forum) *Mother Jones* (September/October 2008).

_____ 'A New Popular Front'. *Dissent* (Spring 2010).

_____ 'Building a Movement by Offering Solutions'. *The Nation* (August 12, 2010).

_____ 'Common Sense'. *Dissent* 59-3 (Summer 2012).

KLEIN, Naomi. 'The Audacity of Hype'. (Forum) *Mother Jones* (August, 8, 2008).

KLEIN, Naomi & SCAHILL, Jeremy. 'Players, Not Cheerleaders'. *The Huffington Post* (March 26, 2008).

KOSKO, Matt. 'Is That All There Is? McCain, Clinton, Obama and the Wages of Lesser-Evilism'. *Counterpunch* (May 9-11, 2008).

LEVINE, Andrew. 'The Politics of Pangloss: Obama Apologetics'. *Counterpunch* (March 30-April 1, 2012).

LINDORFF, DAVE. 'Obama's Betrayals: First the Base, Then the Party'. *Counterpunch* (October 23, 2012).

MARTIN, Patrick. 'Two defenders of American Imperialism'. *World Socialist Website* – Published by the International Committee of the Fourth International (October 23, 2012).

_____ 'US Elections Leave House and Senate balance nearly unchanged'. *World Socialist Website* (November 10, 2012).

POLLITT, Katha. 'Ralph Rides Again'. *The Nation* (February 28, 2008).

RICHARDSON, Joseph. 'The illusion Continued'. *Counterpunch* (November 9-11, 2012).

SCAHILL, Jeremy. 'Barack Obama's Kettle of Hawks'. *The Guardian* (December 1, 2008).

SCHEER, Robert. 'Yes We Can, We Did, and Now Obama's Second Term Is Our Responsibility'. *Truthdig* (November 9, 2012).

SHELL, Jonathan. 'The GOP's Will to Fantasy', *The Nation*, August 15, 2012.

SOLOMON, Norman. 'Needed for This Election : A Great Rejection'. *Huffington Post* (October 27, 2008).

SONI, Saket. 'We Need More than a New President'. *The Nation* (October 2, 2012).

TOMASKY, Michael. 'Against Despair'. *Democracy : A Journal of Ideas* 17 (Summer 2010).

_____ 'Obama at One'. (Forum) *The Nation* (January 13, 2010).

_____ 'How Mitt Romney Finally Killed Reaganomics'. *The Dailybeast* (November 13, 2012).

VANDEN HEUVEL, Katrina. 'On The Left's Concerns With Obama's Appointments'. *Video Cafe* (December 10, 2008).

_____ 'Obama, One Year On'. *The Nation* (November 4, 2009).

VANDEN HEUVEL, Katrina & BOROSAGE, Robert L. 'Change Won't Come Easy'. *The Nation* (January 14, 2010).

_____ 'A Politics for the 99 Percent'. *The Nation* (June 6, 2012).

WALLERSTEIN, Immanuel. 'Follow Brazil's Example'. *The Nation* (March 4, 2009).

WALZER, Michael. 'Missing the Movement'. *Democracy, A Journal of Ideas* 16 (Spring 2010).

WARREN, Dorian T. 'Go for the Jugular'. *The Nation* (October 2, 2012).

WARREN, Vincent. 'Fighting for the Change that Never Happened'. *Counterpunch* (November 9-11, 2012).

WHITNEY, Mike. 'Obama and Immigration : The Great Pretender Throws His Base a Bone'. *Counterpunch* (June 22-24, 2012).

WILLIAMS, Patricia. 'The Audacity of Hype'. (Forum) *Mother Jones* (August, 8, 2008).

ZINN, Howard. 'Changing Obama's Military Mindset'. *The Progressive* (May 17, 2009).

_____ 'Obama at One'. (Forum) *The Nation* (January 13, 2010).